

Le beatnik de Mexico Recueil du poète Papsaquiaro

Par PHILIPPE LANGON

A la fin des années 1970, la planète reste ouverte, la révolution a du plomb dans l'ailé et les poètes continuent de voler. Mains pleines de livres et poches crêvées, ils volent comme les hirondelles après l'orage, d'un bout du monde à l'autre et à ras de terre, aux pieds des copains et des putains, vite, vite, électrifiés par la réalité, là où le ciel se reflète dans les flaques entre mégots, mouchoirs, clochards et papiers collés : « Les temps sont révolus où l' peintre naturaliste / ruminait les excès de son déjeuner / entre deux mouvements de gymnastique suédoise / & sans perdre de vue les tons rosés de leurs qu'il n'aurait pu deviner même dans ses cauchemars les plus doux. / Nous sommes les acteurs de l'Infinis. Et encore : « Alcool / urines / Qu'est-ce qui n'aura pas servi d'engrais / à cette mauvaise herbe / combien de jardiniers sans-onicards auront / baissé dans ce cépage / leurs matras protéines / À présent tu t'étends sur le ventre à l'ombre / des jambes longues & velues des parcs / où se réunissent / celui qui rêve de révolutions s'étardant trop longtemps dans les Canaries / celui qui voudrait arracher les yeux au héros des affiches / pour mettre à nu le vide de la farce. »

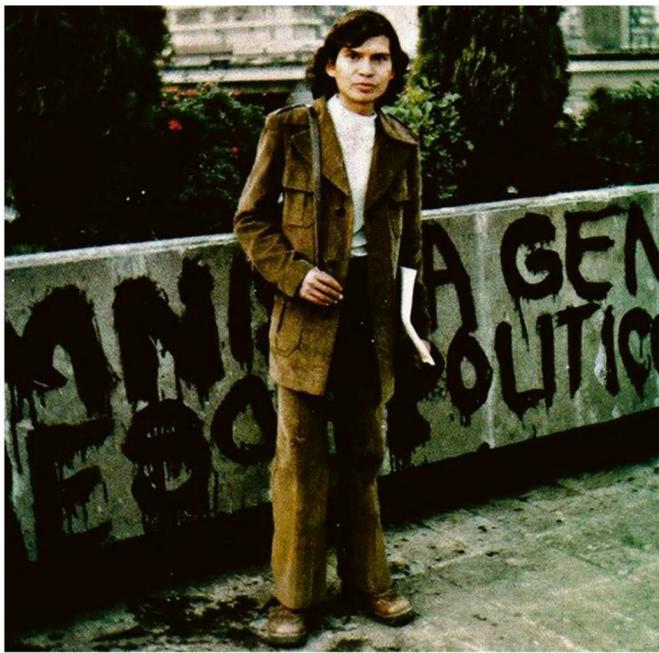
Ami de Bolaño. L'année où Roberto Bolaño publie *Les Détectives sauvages*, 1998, est celle où meurt l'homme qui a écrit ça et qui était son ami : le poète mexicain Mario Sanguis Papsaquiaro. Il s'agit d'un des deux héros du roman de l'écrivain chilien. Il avait 45 ans et le livre de Bolaño, qui ouvre à son auteur le chemin d'une gloire relative posthume (il mourra en 2003), devient la bible d'un nombre et tout bonnement de Papsaquiaro, dont le double romanesque s'appelle *Lisias*. Lui et le double de Bolaño, Arturo Belano, font l'objet d'une longue enquête rétrospective sur les multiples péchés et bestialités de leur jeunesse, au Mexique, en Autriche, en France, en Israël, en Espagne, dans le désert de Sonora où tout commence et finit. *Les Détectives sauvages* est un double roman, deux poèmes, une époque de fin du monde et une façon d'être au monde résumées d'un vers par Papsaquiaro : « Que la vie soit toujours ton atelier de poésie. »

Mario Sanguis Papsaquiaro, Ulises Lima. Commentons un péché critique, confondons l'homme et son person-

nage : « Il n'a jamais réussi à trouver quelque chose qui même de loin pouvait ressembler à un travail, dit de lui dans *Les Détectives sauvages* une certaine Simone Darrieux, témoin de son séjour à Paris en 1977. La vérité c'est que je ne sais pas de quoi il vivait. [...] Une fois il m'a raconté qu'il avait trouvé un billet de cinq mille francs dans la rue. Depuis cette découverte, a-t-il dit, il s'était mis à marcher en regardant par terre. » Lima/Papsaquiaro habite une chambre de bonne misérable, dans le XXV^e arrondissement, rue des Eaux, là où fut tourné *Le Dernier Tango à Paris*. Il mange peu, attrape la gale, lit sous la douche de ceux d'autres et ne cesse d'écrire sur tout ce qui lui tombe sous la main, en particulier les livres qu'il emprunte.

Avec Bolaño et quelques autres, il a fondé au Mexique un mouvement poétique, l'Infra-réalisme, renommé le réalisme viscéral dans *Les Détectives sauvages*. Le long poème publié aujourd'hui par la édition Allia, *Conseils d'élève de Marx à l'an d'Heidegger*, est une sorte de manifeste du mouvement, d'hommage aux avant-gardes et d'inventaire des expériences. Il permet de comprendre la vie, un tiers Rimbaud un tiers Kérouac un tiers Borges, menée par ces prophètes maginaux, sans illusions et sans cynisme, ces globe-trotters de 20 ans et des poussières mordants, l'enchantement au cœur même du désenchantement, dans ce lieu fait de déceptions, de voyages, de rencontres, de départs, de drogues, de sexe, de bars, de campings, d'autostop, ce lieu difficile et magique, un moment ouvert à tous les vents, où la révolution ne passe plus que comme un fantôme. La poésie est son dernier mot : « Je suis celui qui porte gravés au dos de sa veste en jeans / la devise : *L'Adventure est le noyau de mon système solaire / tel est non non non mais j'aime qu'on m'appelle Protoplasma Kid.* »

La mort de Papsaquiaro a été administrativement évacuée par Roberto Bolaño, entre autres, lors d'une conférence prononcée à Vienne en 2000 et intitulée « Littérature et exil (II). Lors de son périple européen, Mario Sanguis, rappelle-t-il, fut expulsé d'Autriche en 1978, ou peut-être en 1979», avec interdiction d'y revenir avant 1984, « une date que Mario trouvait significative et amusante, ce qu'avait fait pour moi ». Il nous rappelle Orwell n'est pas seulement un des écrivains remarquables du XX^e siècle, mais aussi, et surtout et essentiellement, un homme



Mario Sanguis Papsaquiaro à inspirer l'un des deux héros des *Détectives sauvages* du romancier Roberto Bolaño. PHOTO DR

courageux et bon. » On foure Mario dans un train pour qu'il rejoigne la « terre de personne », ce no man's land qu'il a tant arpenté avec ses poèmes et ses pieds.

Enfer singulier. Bolaño poursuit : « Si Mario avait été un fanatique des festivals musicaux de Salzbourg, il aurait sans doute quitté l'Autriche les larmes aux yeux. Mais Mario n'est jamais allé à Salzbourg. Il a pris le train et n'en est descendu qu'à Paris, et, après y avoir vécu quelques mois, a pris un avion à destination du Mexique, et lorsqu'il est arrivé la date fatidique, au festival – cela dépend de 1984, Mario a continué de vivre au Mexique et à écrire au Mexique des poèmes que personne ne voulait publier et qui sont très probablement parmi les meilleurs de la poésie mexicaine du XX^e siècle, et de nos occidentaux, il

voyagé, il est tombé amoureux, il a eu des enfants, il a vécu une bonne ou une mauvaise vie, une vie en tout cas en marge du pouvoir mexicain, puis, en 1998, une automobile l'a heurté dans des circonstances obscures, une voiture qui a pris la fuite tandis que Mario se rendait à la mort, étendu sur le sol et seul dans une rue nocturne d'un quartier périphérique de Mexico, une ville qui aujourd'hui ressemble à Venise, [...], un enfer singulier à un degré extrême, et c'est là qu'est mort Mario, comme meurent les poètes, plongés dans l'inconnu et sans plus d'identité, ce qui explique pourquoi, lorsque l'ambulance est venue chercher son corps brisé, personne n'a su qui il était, et pourquoi son cadavre a passé plusieurs jours à la morgue, sans proche le réclamant, dans une sorte de révélation finale, une sorte d'épiphanie négative, je veux dire,

comme le négatif photographique d'une épiphanie, qui est aussi la chronique quotidienne de nos pays. »

Telle fut la fin de l'Hirondelle au nez rond et au visage cabossé qui écrivait : « Poésie : nous sommes encore en vie / & tu attises mon cigare bon / marché avec tes allumettes / & ta me regardes comme / l'œuvre cheveu bouffant / tremblant de froid sur le peigne de la nuit / Nous sommes encore en vie. »

(Il publie dans *Entre parenthèses* (Christian Bourgois, 2011).

MARIO SANGUIS PAPSQUIARO, CONSEILS D'UN DISCIPLE DE MARX À L'AN D'HEIDEGGER
Poëstace et traduction de l'espagnol par Samuel Mosca, édition bilingue, Allia, 80 pp., 7 €.